

saisissant de gravité pieuse ; la tête, magistralement modelée, forme un superbe portrait.

C'est, parmi les critiques, un grave débat de savoir si la fresque de Saint-Onuphre est réellement de Léonard, ou ne doit pas être de préférence attribuée à l'un de ses élèves, à Beltraffio, par exemple. Les partisans de cette dernière opinion se fondent sur la date tardive à laquelle le Vinci serait venu, pour la première fois, à Rome : septembre 1513. Et ils objectent que la fresque du Janicule rappelle la manière lombarde sinon la manière florentine du peintre : il faudrait, par suite, antidater l'œuvre de quatorze ans au moins. Or, s'il est exact qu'on n'ait gardé trace d'aucun voyage de Léonard à Rome avant 1513, rien ne prouve qu'il n'y eût point séjourné antérieurement. Pourquoi n'y aurait-il pas suivi, en 1502, César Borgia, qui se l'était attaché comme constructeur de forteresses, comme « architecte et ingénieur général », pendant l'expédition des Romagnes ? Comment d'ailleurs admettre qu'un artiste si passionnément curieux, d'intelligence si ouverte et si active, ait attendu d'avoir passé la soixantaine pour accomplir le pèlerinage de la Ville Éternelle ? Enfin, comment ne pas reconnaître la marque géniale, l'empreinte inimitable du maître dans cette Vierge divine ?

#### SAINTE-MARIE-DE-LA-PAIX

Les *Sibylles* de Raphaël. — Imperia. —  
Le cloître de Bramante.

Commencée au temps de Sixte IV par Baccio Pintelli, l'église a été restaurée, vers 1655, par Pietro da Cortona. Le plan primitif n'apparaît plus qu'à l'intérieur de l'édifice. La disposition en est aussi originale qu'heureuse ; elle consiste dans une nef étroite, aboutissant à un bel octogone d'où surgit une coupole.

La façade, entièrement reconstruite au dix-septième siècle, accuse les déplorables principes que les Borromini et les Fontana venaient d'accréditer en architecture. Avec ses portiques demi-circulaires et ses courbes contrastantes, elle ne vise qu'à donner l'illusion de la grandeur et de la richesse ; elle ressemble à un décor d'opéra.

Dans une des chapelles se voit la fameuse fresque des *Sibylles*, exécutée par Raphaël sur la demande d'Agostino Chigi. Elles sont quatre : la *Cuméenne*, la *Phrygienne*, la *Persique* et la *Tiburtime*. Des archanges les accompa-

gnent, portant des tables de marbre où sont gravées les paroles fatidiques. Une seule des prophétesses est vieille; c'est la *Cuméenne*, la *longæva sacerdos* de l'*Énéide*. Les trois autres sont de belles jeunes femmes, en qui la vie rayonne de tout son éclat. Sous l'ajustement sévère de leurs draperies, on devine des formes pleines, flexibles et robustes. Praxitèle n'a pas sculpté de corps plus souples ni plus harmonieux. Par l'expression morale, elles atteignent aux sommets de l'art et de la poésie; elles dépassent l'humaine réalité; elles appartiennent à un monde où rien de vulgaire, rien d'accidentel, rien de transitoire n'existe. Par là, elles égalent leurs sœurs de la Sixtine qui, autrement, leur ressemblent si peu. Autant les Sibylles de Michel-Ange sont fougueuses et tragiques, autant celles du Sanzio ont de grâce, de douceur et de sérénité.

Entre ces dernières, il en est une qui retient particulièrement le regard : la *Phrygienne*. Appuyée contre le bord du cintre, la vierge, d'Ancyre se retourne vers l'archange annonciateur. Et cette pose imprime à tout le corps une ondulation charmante. Le visage, d'un galbe très pur, est grave, presque triste. On reconnaît cette figure féminine pour l'avoir déjà vue

dans la fresque du *Parnasse* et dans celle d'*Héliodore*. C'est la maîtresse de Chigi, c'est *Imperia*, l'idole de Rome, qui venait de mourir à vingt-six ans. Les esprits étaient alors si imprégnés de paganisme, que le fait d'avoir choisi une église pour y rendre hommage à la beauté d'une courtisane ne choqua personne. D'ailleurs, une autre église, celle de Saint-Grégoire, avait recueilli les cendres de la pécheresse, et l'on avait inscrit ces mots sur la tombe :

IMPERIA, CORTISANA ROMANA, QUÆ DIGNA TANTO NOMINE  
RARÆ INTER HOMINES FORMÆ SPECIMEN DEDIT.  
VIXIT ANNOS XXVI, DIES XII. OBIIT MDXI, DIE XV AUG

Un monastère, occupé par des chanoines réguliers du Latran, attenait à l'Église de Sainte-Marie-de-la-Paix. Bramante y a construit un cloître à deux étages.

On est d'abord un peu surpris de voir les colonnes de l'étage supérieur s'appuyer en porte-à-faux sur le milieu des arcs inférieurs. Mais la sveltesse de ces colonnes et l'importance attribuée à l'entablement qui les soutient ont vite rassuré l'œil quant à la stabilité. Pourrait-on d'ailleurs s'attarder à cette critique, devant un ensemble d'une proportion si juste, d'un style si ferme, d'un caractère si élégant?